

# L'ENFANCE DE LA PHILOSOPHIE

Par Isabelle Décarie

**SARAH KOFMAN ET JACQUES DERRIDA. CROISEMENTS, ÉCARTS, DIFFÉRENCES**

de Ginette Michaud et Isabelle Ullern

Hermann Éditeurs, collection « Le Bel Aujourd'hui », 2018, 384 p.

« *Sous le signe des voix croisées* », Ginette Michaud et Isabelle Ullern analysent les rapports amicaux et philosophiques qu'entretenaient Sarah Kofman et Jacques Derrida. Tout commence avec une première lettre de Sarah Kofman à Jacques Derrida en 1968 dans laquelle elle lui parle du vif intérêt qu'elle a ressenti à la lecture de *La voix et le phénomène* et de *L'écriture et la différence* (qu'elle orthographe « différançe »). Elle lui demande d'être son directeur de thèse (demande à laquelle il ne pourra satisfaire, n'ayant pas les titres à cette époque), puis elle se permet quelques remarques critiques sur la lecture que Derrida fait de Platon.

Ce résumé trop rapide ne rend pas justice à la lettre, mais il laisse voir, dès les premières lignes de cette amitié hors du commun, l'audace qui fera de Sarah Kofman une philosophe originale encore trop peu étudiée. C'est aussi cette insolence enfantine qu'on peut voir dans le sourire qui illumine presque toutes les photographies qui accompagnent l'ouvrage. Celle où elle se trouve dans son bureau, en 1980, est particulièrement évocatrice : c'est la photographie « classique » de l'intellectuel à sa table. Occupée par les papiers et les piles de livres, devant sa grande bibliothèque, son sourire malicieux, souligné par sa main sous le menton (et comment ne pas penser, avec Ginette Michaud, au sourire de sainte Anne, « à l'image, masque trompeur entre tous, de la Sainte Anne de Léonard de Vinci et à la fascination qu'elle exercera sur l'œuvre entière de Sarah Kofman du premier au dernier livre » ?), fait voler en éclats tout ce qu'il peut y avoir de convenu dans cette iconographie codifiée, comme ce sera aussi le cas dans

son approche détonante de la philosophie par le biais de questions singulières, comme celles qui sont soulevées dans son livre *Pourquoi rit-on ?* Si le rire la captive, c'est très certainement parce qu'il peut mener de la joie aux larmes, et ressemble ainsi à un « Janus double face », figure même de l'ambiguïté si chère à la philosophe. On pense alors au titre d'un des articles de Sarah Kofman (« *Un battu imbattable : Larmes de clown, Victor Sjöström* »), qui condense cette idée et qu'elle dédicace ainsi à Jacques et à Marguerite Derrida : « *Pour Marguerite et pour Jacques, cette histoire de clown auquel je crois m'être identifiée quelque peu...* » Le rire sera donc toujours présent, même à travers les larmes, pour permettre de « s'en sortir », encore. C'est sans doute là le seul point irréfutable sur lequel les deux philosophes se seront entendus, « *cette question de la survivance, si profondément associée à la fois à Nietzsche et à Blanchot* », tel que le rappelle encore Ginette Michaud, une survivance entièrement liée à une affirmation de la vie, à un « oui » de la déconstruction.

## Écarts d'amitié

Issu d'une lecture qui a eu lieu lors du second colloque international sur les travaux de Kofman, cet ouvrage commence par deux essais dans lesquels les auteures interrogent un certain manque de réciprocité dans les références de Derrida, mais analysent aussi les critiques que Kofman formule à l'endroit du travail du philosophe, tout en tenant compte d'une amitié parfois houleuse dont la correspondance, qui s'étend sur près de vingt-cinq ans, témoigne. Cet ouvrage nécessaire défriche le terrain

pour un travail important qui reste encore à faire sur l'œuvre de Sarah Kofman comme philosophe à part entière, mais aussi comme intellectuelle de premier plan qui aura fondé, avec Derrida, Lacoue-Labarthe et Nancy, la collection « La philosophie en effet » chez Galilée. Les auteures montrent bien, en mettant en lumière leurs écarts philosophiques, que Derrida et Kofman, tout en travaillant sur les mêmes questions (la femme, le babélisme des langues et la traduction, la représentation et l'imitation, la métaphore, l'écriture autobiographique) et auteurs (Nietzsche, Platon), ont souvent eu une approche divergente. De manière tout à fait intéressante, Ginette Michaud explique comment les lectures que Kofman effectue par exemple sur le corpus derridien font preuve d'une « clairvoyance » (Kofman écrit sur Derrida dès 1973), d'une audace et d'une « hardiesse où se mêlent courage et impudence ». On peut alors penser que si l'œuvre de Sarah Kofman n'a pas eu la même fortune critique, c'est sans doute parce qu'elle aura été considérée pendant longtemps comme une simple disciple ou, pire, dit-elle, comme une élève de Derrida (les auteures citent toutes deux la même entrevue dans laquelle Kofman explique qu'elle n'avait que quatre ans de différence avec Derrida et qu'il n'était pas le maître ni elle la disciple). Si Kofman fut la première des deux à se pencher sur les travaux de son ami en 1983 avec un livre, *Lectures de Derrida*, il faudra attendre sa mort pour que Derrida publie à son tour une étude sur son œuvre (et non plus une simple référence placée en note de bas de page ou un clin d'œil, selon l'expression que Ginette Michaud utilise) sous la forme d'un article.